

De la Métaphysique à la métaphysique

S'il est vrai que la métaphysique forme d'abord un nom, la *Métaphysique*, avant de désigner une chose, alors il est nécessaire de chercher du côté de cette œuvre pour en savoir un peu plus, la comparaison entre Platon et Aristote pouvant, ici encore, servir de guide.

À cet égard, autant il est possible de rechercher dans les dialogues platoniciens le programme de la métaphysique comme science rationnelle du suprasensible, autant l'on cherche en vain dans la *Métaphysique* les postulats d'une telle connaissance. Au contraire, la lecture du texte d'Aristote donné en commentaire fournit l'illustration inverse. Les termes philosophiques que l'on repère dans son argumentation, ces outils linguistiques et logiques nommés scolairement « concepts » (substance, cause, forme, matière), il serait inutile de vouloir les relever dans aucun passage du corpus platonicien car les mêmes mots, s'ils y apparaissent, n'opèrent pas en qualité de concepts. Ce qui pose une nouvelle et embarrassante question : la métaphysique commence-t-elle avec l'usage opératoire de certains concepts ? et desquels ?

« Il y a une science qui étudie l'être en tant qu'être et les choses qui en dépendent par soi » (*Métaphysique* livre gamma, traduction de Tricot légèrement modifiée). À la différence des autres connaissances, la métaphysique traite des choses par ce qu'elles sont, et non par ce qu'elles font ou par leur fonction, leur place, leur mouvement. Ainsi, pour prendre le concept métaphysique de « cause », au lieu d'en parler comme s'il correspondait à la cause de telle ou telle chose, la *Métaphysique* l'étudie en tant qu'il définit ce qu'est une cause. De la même façon, il y a la forme de telle chose, par exemple l'âme comme forme du corps (dont l'étude est l'objet du traité *De l'âme*) et il y a la forme en tant que forme, c'est-à-dire l'être de la forme, objet de la science de l'être en tant qu'être. Dans sa définition, Aristote vise donc tout ce qui est en tant qu'il est absolument, et non relativement à telle ou telle autre chose.

Il existe donc une façon d'aborder les choses par le simple être qu'elles sont. Un acte, avant de désigner l'acte de telle ou telle chose, peut se voir défini par l'acte qu'il est en tant qu'acte, en tant que concept. Ainsi en va-t-il de toutes les choses, dit Aristote, qui « en (de l'être en tant qu'être) dépendent par soi », ce qui exclut les choses dont on ne peut pas se procurer

un concept. Inversement, les concepts de la *Métaphysique* (puissance et acte, forme et matière, substance et accident, et le reste) représentent autant de façons pour la philosophie de poser ses propres bases, autant de manières pour un philosophe de faire commencer sa réflexion par soi. Les concepts qu'élabore Aristote ne dépendent de rien d'autre que d'eux-mêmes, ils initient une réflexion sur l'être de ce qui existe par soi, ils se posent eux-mêmes en posant leur objet. Telle est la forme conceptuelle de la *Métaphysique* : une science de ce qui est en tant que cela est. Mais une question demeure : qu'est-ce qui est ?

Dans un premier temps, ce sont les causes premières et les principes qui sont. Aristote le répète maintes fois, la science de l'être en tant qu'être correspond à la recherche des causes (les quatre causes, matérielle, formelle, efficiente et finale) et des principes (ce dont dérive l'existence et la connaissance d'une chose, cf. livre delta, chapitre 1). Autrement dit, pour être en tant qu'être, une chose doit se ranger sous le concept de cause ou de principe. Inversement, connaître une chose d'un point de vue métaphysique, c'est la connaître par sa cause ou son principe. Car les causes et les principes existant par soi, c'est-à-dire par le fait d'être en tant qu'être, connaître par leur intermédiaire permet de procurer à la science de l'être ce qu'Aristote appelle son « universalité », à savoir une existence nécessaire et première. Il faut bien, avant de pouvoir dire que les choses existent, que l'on s'entende sur la signification de l'existence ; de la même façon, avant de pouvoir parler des diverses causes du mouvement naturel, il faut bien que l'on comprenne ce que le mot « cause » signifie par soi. Le concept de cause s'applique ainsi universellement à toutes les choses qui en dépendent, et non l'inverse. En d'autres termes, il existe une science des choses existant par soi, il existe une science de l'universel ; c'est la *Métaphysique*. Ailleurs, dans les autres sciences, la connaissance s'obtient grâce à l'universel que désigne bien souvent la cause ou le principe. Mais la *Métaphysique* seule désigne la science qui s'attache à ce qui est universel par soi.

Que ces concepts ne coïncident pas exactement avec les catégories de l'ontologie, il est possible de le constater en prenant les listes aristotéliennes des catégories ou le tableau kantien qui leur correspond. Dans un cas comme dans l'autre, il est facile de constater l'absence des concepts de « forme » et de « matière », de « nature », de « puissance » et d'« acte », d'« esprit » ainsi de suite, avec lesquels pourtant la *Métaphysique* a tenté de construire la langue dont il est question ici. Passant du nom à la chose, cela ne veut pas dire que la métaphysique n'ait pas emprunté certains de ses

termes à l'ontologie, l'« être », l'« un », le « temps » par exemple font partie de ces mots, mais il n'en reste pas moins que la méditation métaphysique en tant que telle ne doit pas son inspiration à l'ontologie comme discipline régionale. Malgré leur proximité, ou même leur superposition possible, ces deux lexiques conservent leur usage propre.

À cet égard, on peut dire que les concepts de l'ontologie servent à affirmer de quelque chose qu'elle est, qu'il s'agisse de le formuler du point de vue de sa quantité, de sa qualité etc., au lieu que les concepts de la métaphysique ont pour but d'établir qu'il existe même quelque « chose » de laquelle on puisse prédiquer quelque attribut. En effet, sans la possibilité de s'entendre sur l'existence de quelque chose comme une « chose », il est vain de dresser une table des catégories. Mais la question en direction de la chose, « *die Frage nach dem Ding* », comme l'écrivait Heidegger, engage immédiatement dans une méditation ou une réflexion, le mot importe peu ici, qui ressortit à la métaphysique, à sa langue, à sa cohérence et à son histoire.

Si l'on objecte que la présence ou l'absence desdits concepts dans un texte dépendent de la lecture et de la compréhension du texte en question, ce qui veut dire que la langue de Platon n'en est pas plus dépourvue qu'aucune autre, alors on répond que l'usage d'un concept ressortit à une utilisation particulière du langage. Il n'est pas très original de rappeler que la différence entre les deux styles, ceux de Platon et d'Aristote, provient du niveau de langue promu par chacun d'eux au rang de langage philosophique. Par sa forme dialoguée, le texte platonicien adopte la phrase naturelle sans jamais s'en éloigner beaucoup, au lieu que le texte aristotélicien s'écrit dans une langue très technique et de ce fait plus difficile à aborder. Le concept apparaît justement dans une langue qui se dégage de la phrase ordinaire par le recours à des termes qu'elle prend en un sens nouveau et particulier.

Ce premier fait en explique un second. Non seulement il faut que la langue philosophique devienne technique pour que le concept y prenne place, mais encore est-il besoin que cet usage soit marqué par un indice. Quand le mot « forme » (*eidōs*) prend la suite des mots qui le précèdent dans la phrase platonicienne, sans la briser ni encore la détourner de sa dénotation ordinaire (par exemple, dans les propositions de la *République*), il figure dans la phrase d'Aristote comme s'il y était cité, comme s'il appartenait à une autre langue. On peut dire ici que le concept de « forme » fait partie d'un métalangage, que le logicien Aristote forge à dessein de

construire une technicité philosophique appropriée à son désir de compréhension. L'existence d'un concept dépend donc de l'usage technique d'une métalangue philosophique.

Quel est le lien avec la métaphysique ?, pourrait-on objecter. En réalité, le problème du concept et de sa place dans le discours permet de répondre. Là où Platon utilise des termes usuels sans substituer à leurs significations données de nouvelles possibilités au sein d'une langue nouvelle, on voit Aristote faire le contraire : il invente une langue technique où certains termes opèrent à un niveau second par la recherche d'une signification métalinguistique. Est-ce suffisant pour faire commencer la métaphysique ? C'est par le mot que l'homme pense la chose, par le concept qu'il la définit, voilà pourquoi l'utilisation technique des termes ordinaires conditionne une compréhension technique de la chose qu'ils désignent. La métaphysique débiterait alors avec l'invention aristotélicienne d'une métalangue conceptuelle. Elle serait la connaissance conceptuelle des choses induite par l'usage d'une telle langue.

Pourtant, les concepts en question ne suffisent pas à identifier la nature métaphysique d'un texte. Pascal n'utilise pas toujours de ces outils, mais il se hausse, sans conteste, à un niveau de réflexion, où il est difficile, sinon impossible, de ne pas reconnaître une pensée métaphysique. Dira-t-on alors que ce sont ses objets qui font d'une méditation une entreprise métaphysique ? et quels sont ces objets ?

La métaphysique ou le scandale de la pensée

S'aventurer à évoquer la mort, le mal, le tragique, ou bien encore l'existence humaine, le bien, le destin, c'est la preuve que l'on entre sur le territoire de la métaphysique.

On trouve ici une nouvelle façon d'aborder le sujet, mais qui n'est pas dépourvue de présupposés. En effet, affirmer que le mal prend une dimension suprasensible ou transcendante aux yeux de l'homme ne va pas du tout de soi. D'abord parce qu'il n'est pas certain que la réflexion sur le mal débouche obligatoirement sur une transcendance (religieuse bien souvent, ou simplement éthique), puisque c'est l'inverse qui peut être vrai : on présuppose une transcendance à partir de laquelle on médite sur l'existence du mal. Si l'on ne se contente donc pas de postuler le caractère métaphysique d'un objet comme le mal, il faut bien essayer de le prouver. On dira alors que le mal appartient à la métaphysique, parce qu'il ouvre sur une dimension abyssale de l'homme que nulle philosophie ne peut espérer comprendre à elle seule. Comme si un abîme s'ouvrait sous les pas du marcheur, l'insondable du mal défie la rationalité, la logique et l'intelligence humaines. Les concepts semblent n'avoir aucune prise sur cet objet de méditation, les explications théologiques n'en justifient jamais l'existence de façon satisfaisante, il donne le vertige à qui essaie une fois de le considérer dans toute sa portée. Est-ce simplement par ignorance que l'homme renonce à le définir ou bien est-ce le mal, en soi, qui ne se laisse pas définir ?

Jean Nabert (*Essai sur le mal*) a montré que toutes les tentatives pour rationaliser le mal échouent nécessairement dans la mesure où il constitue un obstacle à la rationalisation, à la raison elle-même qui ne peut pas le prendre pour ce qu'il est, à savoir une déficience originelle, une défaillance au cœur de l'humain, une démission. Car la raison ne pourrait pas comprendre le mal, le concevoir dans son intimité, le définir dans son intégrité sans se menacer elle-même, sans se mettre en danger de succomber au mal qu'elle objective. Face à cette zone obscure de lui-même, c'est un peu comme si l'homme reculait d'effroi, médusé par l'infini des possibilités qu'il pressent en lui. En ce sens le mal, même s'il a l'apparence d'un objet, ne peut pas être un objet comme un autre.

Et lorsqu'enfin l'homme décide de ne plus céder à l'effroi des abîmes pour se mettre en chemin, pour méditer sans ouvrir sous ses pas un fossé

infranchissable, alors il rencontre le mal sous une autre forme, rocher en travers de la route, obstacle à toute progression, « *skandalon* », comme l'appelaient les Grecs. Le mal est scandaleux en ce qu'il résiste à toute rationalisation qui voudrait s'en dispenser, il scandalise en ce qu'il s'entête à exister quand on voudrait ne plus le voir. Tel le fait, il n'a d'autre exigence que de rester là où il est, irréductible à toute analyse, brutal dans sa contingence, insoluble, si l'on entend par là un objet qui ne se dissout pas, qui persiste à exister envers et contre tout. Le fait est là : le mal existe sans raison, sans explication, aussi brutal que n'importe quel fait. Le mal, au sens métaphysique, à savoir le fait métaphysique qu'il y a du mal, est-ce cela le scandale de la pensée ?

Si ce que l'on vient de dire du mal s'applique aux autres « objets » de la métaphysique, alors elle désigne le souci de ne pas ignorer le scandale, mais au contraire de lui ménager une place dans la pensée au lieu de l'en exclure, de lui trouver un lieu dans la cartographie de ses parcours. Il demeure pourtant qu'un obstacle perturbe la marche, qu'il gêne et qu'il est destiné, normalement, à être enlevé. N'est-ce pas justement ce que le métaphysicien aime par-dessus tout ? Ne pas supprimer la difficulté sur laquelle bute sa pensée, mais la renforcer en un sens, la décrire minutieusement, lui donner toute sa valeur. Comment s'y prend-il ? Bergson, dans ses analyses, utilise souvent l'expression « tourner l'obstacle » pour parler, par exemple, de la vie qui contourne la matière brute en utilisant sa résistance (cf. la conférence « La conscience et la vie » dans le recueil intitulé *La Pensée et le Mouvant*). De la même façon, la métaphysique ne réside-t-elle pas dans la résolution systématique de procéder par débordements, par contournements, par évitements de l'obstacle ?

Là où l'homme pragmatique s'empresse de faire appel à son intelligence pour dissimuler le scandale ou simplement le détruire, l'homme de la métaphysique s'arrête, se questionne et réfléchit aux moyens de penser avec le scandale, non sans lui. En ce sens, procéder à un détour, telle est peut-être la forme la plus exacte du chemin que parcourt un métaphysicien. La métaphysique apparaît alors elle-même comme un vaste détour, comme le refus de la ligne directe, (celle de l'opinion qui fait paraître les choses si faciles), comme l'amour de la pensée tortueuse, le goût de la digression qui ne se referme qu'après avoir évoqué le tout autre, l'étrange, l'ailleurs, mais l'essentiel. Quelquefois la grandeur de l'obstacle force à faire un grand détour, pendant lequel on semble perdre de vue le point de départ, ce qui explique en partie que les explications métaphysiques paraissent si

abstraites à certains et si confuses. Mais l'important est le chemin parcouru, non l'arrivée, le détour, non la voie droite.

Le courage d'une pensée métaphysique se mesure alors au détour qu'elle pratique pour parvenir à poser les problèmes qu'elle veut poser. Mais elle peut s'y perdre aussi bien si rien ne la guide, si aucun signal ne la met en garde contre le bavardage stérile, contre l'enlèvement dans la confusion. C'est la raison pour laquelle certains se méfient de la métaphysique et préfèrent discuter de façon plus pragmatique, sans oublier le but concret de la réflexion. Le danger pour la pensée métaphysique de se perdre est réel, le risque n'est pas imaginaire. Mais la métaphysique doit aussi se pratiquer à ce prix.

Penser par détour un objet de scandale (pour la raison), qui fait justement obstacle à la pensée rationaliste, n'est-ce pas se détourner d'un autre ou d'autres objets, plus appropriés à la science ou à la technique ou encore à l'art ? N'est-ce pas aussi se détourner de la raison ? Cette objection présuppose que le seul usage de la raison serait de rationaliser, d'expliquer par la cause, et non d'ouvrir un chemin de traverse, de se laisser prendre par les détours de la pensée. Mais la raison (*logos*) depuis Kant s'entend à se critiquer, à inventer de nouvelles voies de réflexion, à penser (*denken*) ce qui ne peut pas se connaître (*erkennen*). Dans ces conditions, la métaphysique répond aussi au besoin de la raison humaine de contourner les objets de la raison scientifique pour les aborder autrement, d'un point de vue aussi rationnel, quoique différent. Pour se détourner à ce niveau des domaines de la pensée scientifique ou technique, où les obstacles ne restent pas longtemps sur le chemin de l'homme, ne faut-il pas que le métaphysicien ait inventé une voie différente, où le scandale se voit contourné de façon si subtile et originale qu'il en vient à ne plus opposer de résistance ?

Dire le scandale sans l'annuler aussitôt, lui accorder une importance sans la dévaluer du même coup, telle est la voie rationnelle de la métaphysique. Ce qui ne veut pas dire en retour que le scandale suffise à lui seul à combler la métaphysique, au contraire elle le pense dans toute sa réalité pour mieux mesurer le chemin qu'il lui reste à parcourir. Ainsi à partir du moment où la métaphysique découvre le scandale de son objet, elle ne cesse d'en approfondir les conditions, elle n'en finit pas de le confronter aux discours apaisants qui veulent le désamorcer et qui s'attachent à le minimiser à tout prix. Mais alors, comment concilier l'entreprise métaphysique, telle qu'elle

vient d'être décrite, et l'existence de sa langue, si conceptuelle, si résolument technique ?

Ici encore jouer d'une opposition entre la pensée du scandale d'une part, et d'autre part la langue du concept, présuppose que le concept ne connaît qu'un usage, l'usage scientifique et technique, au lieu que le scandale se soustrait à toute approche conceptuelle. Cela n'est qu'un présupposé (de certains milieux scientifiques). On peut lui objecter qu'il faut autant de rigueur conceptuelle pour penser le mal, par exemple, que pour penser l'expansion de l'univers. Jean Nabert, entre autres métaphysiciens, en offre le témoignage quand il s'efforce de suivre, pas à pas, le cheminement d'une pensée qui refuse toutes les fausses solutions de la rationalité pour se laisser arrêter par le scandale du mal (ouvrage cité plus haut). On voit dans ce cas que la langue technique de la métaphysique procède du souci de frayer une autre possibilité à la pensée humaine, autre que celle qu'elle emprunte lorsqu'elle suit le discours naturel ou lorsqu'elle adopte le discours scientifique. Il n'existe donc plus d'opposition entre le scandale et le concept car entre le métalangage et le scandale la métaphysique n'a pas à choisir : le langage technique de ses concepts permet de contourner le scandale de ses objets.

Tourner autour du scandale, le penser en ne cessant de l'approfondir, refuser les solutions de la raison scientifique pour leur opposer la question qui n'a jamais de réponse toute faite, cela peut se dire encore autrement : la métaphysique s'épuise à poser des problèmes que la science préfère ignorer. Certes, les raisons de ne pas s'intéresser aux problèmes métaphysiques ne manquent pas, on peut même dire qu'il en surgit de nouvelles, chaque fois que la raison des sciences voit ses réponses buter sur le scandale que la raison métaphysique place en travers de son chemin. Ainsi naissent ces fameux problèmes de la métaphysique.